

---

## XYZ. La revue de la nouvelle



### La dernière pièce

Jean-Bertrand Lahaie

---

Fenêtres : ouvertes ou fermées sur le mystère  
Number 105, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61342ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Lahaie, J. (2011). La dernière pièce. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (105), 56–61.

# La dernière pièce

Jean-Bertrand Lahaie

IL SAIT que les tableaux qu'il peint sont médiocres. « Je n'ai aucune intention de les vendre », maugrée-t-il quand Jacques, enjoué, le complimente sur ses paysages consciencieusement recopiés de vieilles revues géographiques. On l'encourage comme un enfant qui étale du rouge et du jaune avec ses doigts, et cela le vexe profondément. Mais il garde son amertume pour lui. Il comprend l'empressement de ses proches. Autour de lui, on a si peur qu'il s'ennuie. Sa femme et son fils l'épient, conspirent, soupèsent, approuvent, s'inquiètent, et ce, dès qu'il entreprend de bouger le petit doigt. Car ils se sont renseignés. Ils veillent à éviter le danger.

— On appelle ça le blues matinal du nouveau retraité, énonce Jacques d'un air solennel. Il suffit de faire attention, c'est tout.

— C'est très bien que tu te sois mis à la peinture, renchérit Claudine. Mais pourquoi ne pas t'installer dans la chambre d'amis ? La lumière y est tellement plus claire.

— C'est vrai, acquiesce Jacques. Pourquoi te contenter d'un placard sans fenêtre ?

Roger les laisse parler. Qu'est-ce qu'ils ont tous contre la dernière pièce ? La dernière pièce, c'est ainsi qu'il l'appelle en son for intérieur ; un espace qui n'a jamais eu de vocation propre. Le trou noir de l'appartement. Jacques y dormait tout au début, quand ils ont acheté l'appartement (« Voyons donc, Roger, il faut qu'on l'installe ailleurs, ça n'a pas de bon sens pour un enfant de coucher dans une chambre sans soleil ! »). Claudine y a ensuite aménagé son bureau (« Je pense qu'en mettant un paravent dans la pièce double je pourrais plutôt travailler là. C'est trop déprimant, cette pièce sans fenêtre. »). Alors, au fil des années, cet endroit sans nom est devenu un débarras pour les étagères dépareillées, les boîtes de plastique contenant tout ce qu'on ne réussit pas à placer ailleurs, la

défaire (« On ne sait jamais... »). Et, depuis trois semaines, ce chevalier qu'il a acheté sur un coup de tête, allez savoir pourquoi.

Il l'a placé dans la dernière pièce en se disant que, s'il échappait de l'acrylique sur le plancher, ce ne serait pas la fin du monde. Depuis, telle une Cendrillon de l'âge d'or, il se dépêche de terminer les tâches ménagères et de préparer le souper avant de se glisser dans cette pièce qui n'en est pas une, et de découvrir avec un enthousiasme grandissant le plaisir des couleurs et des textures. Et quand il ressort de la dernière pièce, il se sent comme s'il revenait, après des années d'absence, de lieux clandestins qui n'appartiennent qu'à lui. Les paysages qu'il peint le suivent comme des souvenirs de voyage : le roulement des vagues et le cri des goélands couvrent le vacarme de l'aspirateur, l'odeur humide de la forêt alpine tapisse l'air de la cuisine pendant la cuisson du ragoût de boulettes, les couleurs vives des parterres champêtres resurgissent sur l'étal du marchand de légumes...

D'une façon toute naturelle, il ne lui est d'abord pas venu à l'esprit de parler à Claudine de son nouveau passe-temps. Il était normal pour lui de ne pas partager avec sa femme sa principale activité quotidienne ; il ne s'est simplement pas posé la question. Il prenait soin de refermer ses tubes et de tirer la porte avant que Claudine ne rentre du bureau. Il se grattait les ongles pour faire disparaître les traces suspectes. Un tueur en série n'aurait pas fait mieux. Peut-être par une sorte d'instinct de préservation, il gardait jalousement son nouvel univers, ouvert sur toutes les libertés, sur toutes les formes d'évasion. Mais un jour, à cause d'un incident informatique au travail, son épouse est rentrée au bercail un peu plus tôt que prévu. Roger, décoiffé, les doigts poisseux de peinture, fut ainsi démasqué.

— Ce n'est qu'un passe-temps comme un autre, tu sais, s'est-il excusé, surpris en flagrant délit. Je n'ai pas vraiment de talent.

— Là n'est pas la question ! a répondu Claudine. C'est merveilleux que tu trouves ainsi à t'occuper. Ce n'est pas tout 57

le monde qui a le courage d'entreprendre un nouveau hobby à soixante ans. Je suis fière de toi.

Elle a ponctué ses derniers mots d'un petit clin d'œil malicieux. Puis, elle a appelé Jacques pour lui annoncer la grande nouvelle : son père avait fait ses débuts artistiques ! Le jeune homme a aussitôt profité de l'occasion pour s'inviter à souper afin de venir voir cela de plus près. Après le départ de leur fils, Claudine s'est offerte à son époux avec une audace un peu ridicule. Roger en a été un peu gêné, mais il a joué le jeu avec bonne volonté. « Mon peintre », a soupiré Claudine avant de s'endormir.

Depuis ce jour, quand Claudine rentre du travail, comme d'habitude il lui sert un minuscule verre de porto (« Deux doigts, mais deux doigts de fée, hein, chéri ! »), qu'elle va siroter sur la terrasse. Il l'écoute ensuite lui raconter sa journée inévitablement bien chargée. En général, elle se plaint de ses collègues, sauf de Nathalie qui est si performante. Elle évacue son stress en énumérant les échéances qu'elle franchit sans accroc, comme un cheval de course qui saute des haies, grâce à une cadence acquise au fil des années. Roger se demande souvent ce qu'elle deviendrait sans les défis. Car Claudine est depuis toujours une femme moderne. Il n'aurait pu être question pour elle de mettre sa carrière en veilleuse le temps de faire un enfant. Il avait donc fallu se débrouiller et trouver une gardienne pas trop chère. De toute façon, Jacques avait été très bien chez M<sup>me</sup> Savoie. Et c'est aujourd'hui un jeune homme parfaitement équilibré (« N'est-ce pas, Roger ? »).

Roger hoche la tête et va se chercher une autre bière. Rien d'inhabituel jusque-là : la discussion, parfaitement réglée, porte sur les mêmes sujets depuis trente-cinq ans. Parfois les protagonistes changent, mais le topo reste semblable. C'est un tout prévisible et réconfortant. Mais voilà que depuis qu'elle l'a surpris le pinceau à la main, Claudine se fait un devoir de le questionner sur sa production picturale avec une sollicitude qui l'agace. Elle se moque gentiment de la nonchalance qu'il démontre pour son activité artistique et le traite de « Picasso sans ego ». Elle insiste sur l'importance

d'avoir un espace bien à lui, où il puisse s'exprimer à sa guise, car c'est de cela que dépend le bonheur : une individualité bien affirmée, même lorsqu'on ne travaille plus.

— Mais faut-il vraiment que ce soit dans cette pièce sans fenêtre ? L'appartement est si grand pour nous deux ! Tu pourrais facilement prendre le bureau.

Enfin, l'important, c'est qu'il continue à vivre sa vie ; c'est bien beau, la retraite, mais cela comporte des risques, on le sait. Elle lui tapote la jambe en lui demandant un autre tout petit porto (« Mais vraiment tout petit »). Il lui sourit en l'imaginant tomber du haut de leur terrasse, sur le boulevard où juste à ce moment passe un dix-huit roues argenté.

Au fil des semaines, les toiles sèchent puis s'empilent dans la dernière pièce, qui devient rapidement trop petite. Roger décide de faire de l'espace ; il bourre le coffre de sa voiture de toutes les boîtes qui n'ont pas été ouvertes depuis des années et les abandonne à la décharge municipale. Pas une seule seconde il ne s'inquiète de ce qu'en pensera Claudine. Il se débarrasse d'une étagère, qu'il laisse sur le trottoir, et transporte les bacs de plastique dans la chambre d'amis. Quand Claudine arrive ce soir-là, le souper n'est pas prêt, et l'appartement est dans un état chaotique. Perplexe, elle ne dit mot, mais appelle Jacques avant d'aller se coucher, pour lui faire part de ses inquiétudes. Roger lui semble de plus en plus renfermé, évasif, rêveur. Il ne communique plus autant. Parfois, on dirait qu'il vit seul. Les heures passées dans cette petite pièce sans aération gobent probablement la meilleure partie de son temps. « Que mettent-ils, dans ces peintures-là ? Est-ce toxique ? » Jacques lui dit de ne pas trop s'en faire, car, il l'a lu, cela prend au moins un an pour bien s'adapter au nouveau rythme de la retraite. Peut-être devrait-elle lui demander de prévoir une fin de semaine de vacances aux États-Unis : un projet commun, voilà qui lui ferait du bien. Claudine acquiesce et raccroche, rassurée.

Le lendemain matin, à son réveil, Claudine sent tout de suite que quelque chose cloche. La clarté derrière le rideau est trop vive, le silence trop prenant. Elle se retourne : Roger n'est pas dans le lit. Elle consulte le cadran du réveil et se lève en 59

vitesse. Roger ne l'a pas réveillée, ne lui a pas préparé son café ; la radio ne joue pas dans la cuisine. Voilà qui est étrange.

Un faisceau de lumière jaune s'allonge faiblement sous la porte du débarras. Elle s'approche à petits pas et pose sa main sur le bois clair. Elle pousse la porte, qui s'ouvre avec un glissement feutré. Roger est dos à elle, en caleçon, un pinceau dans la main gauche, une plaquette de couleurs dans la droite. Des paysages assez bien réussis quoique sans originalité recouvrent les murs. Le chevalet est poussé dans un coin. Elle contourne Roger qui, sourcils froncés, un bout de langue pointant entre ses lèvres crispées, ajoute du rouge sur une des toiles. En plissant les yeux, elle discerne la forme ronde d'un personnage ventru se tenant au pied d'un arbre en automne.

— C'est... un clown ?

Roger ne se retourne pas. L'a-t-il entendue ? Sur un grand nombre de toiles, elle remarque le même personnage, grotesque, au visage d'un blanc éclatant, les yeux traversés d'une ligne noire verticale. Elle hésite avant de toucher doucement l'épaule de Roger. Il ne sursaute pas. Sans la regarder, il murmure :

— Ne fais pas de bruit, tu vas réveiller le petit.

Il se penche et rince son pinceau dans un petit verre d'eau posé sur le sol, en éponge les poils sur un essuie-tout, puis trempe la pointe dans une minuscule flaque ocre sur la palette, avant d'ajouter minutieusement plusieurs rayures dorées sur l'habit rouge du clown. En baissant les yeux, Claudine constate l'érection qui tend son caleçon. Elle recule.

— Roger, c'est le matin. As-tu dormi cette nuit ?

— Je t'ai dit de ne pas faire de bruit, répète-t-il calmement sans cesser de peindre.

Elle se fige, contrariée, avant de ressortir d'un pas incertain. Elle reste immobile quelques secondes ; puis, ne sachant que faire, elle se rend dans la cuisine. Elle pose ses mains bien à plat sur le formica blanc du comptoir et contemple l'espace vide entre ses doigts. Le comportement de Roger est vraiment inhabituel. Qu'en penser ? Elle ne saurait le dire. Elle ne voit pas ce qu'elle pourrait faire d'autre que d'attendre un peu.

Que Roger soit un peu excentrique n'est peut-être pas si surprenant que cela. Après tout, son grand-père était musicien, et son oncle, schizophrène. Alors, elle se lève, va prendre une douche, se brosse les dents, replace ses cheveux, se maquille très subtilement et s'habille d'un tailleur en tissu léger. En passant devant la porte ouverte du débarras, elle voit que Roger s'applique maintenant à la toile suivante. Il trace encore le même ventre rond, rouge, cette fois-ci sur un paysage maritime où se dresse un phare. Elle met ses souliers à talons hauts puis se redresse en prenant un air décidé.

— J'y vais, Roger. À ce soir.

Il se retourne et lui lance un regard enjôleur. Elle tend la main et agrippe fermement la poignée, prête à sortir. Il lui décoche alors un sourire resplendissant.

— Salut, Clo. On se voit à la cafétéria après le cours de chimie ?

Elle hausse les épaules et sourit presque.

— Espèce de grand fou. Ne te tue pas à l'ouvrage. Repose-toi aujourd'hui. Je rentre à dix-sept heures. J'ai sorti du poulet du congélateur.

Il hoche la tête.

— O.K., m'man.

— Espèce de grand fou, répète-t-elle avec un sourire plaqué.

Claudine secoue la tête en riant faiblement. Elle appellera Jacques du bureau. Il n'y a sans doute rien de grave dans tout ça. C'est un peu étrange, mais peut-être normal.

Roger regarde la porte se refermer. Sur l'étagère fixée au mur, à côté d'une photo empoussiérée prise le jour de ses noces, il voit le clown rouge qui rigole en balançant ses jambes dans le vide. Roger devient extrêmement joyeux. Le nain entonne alors la chanson que Roger fredonnait la fois où il est allé au parc Belmont avec sa tante Yvonne. Elle était jolie, Yvonne, dans son chemisier qui moulait ses seins fermes, avec sa jupe qui lui donnait envie de vite courir s'y réfugier. Dans le manège, il s'abandonnait avec ivresse au mouvement qui les poussait l'un contre l'autre. Peut-être y retourneront-ils la semaine prochaine. Ce serait chouette.